



■ Chapitre 8. Le nationalisme allemand avant le nazisme

Philippe Nemo

DANS **HISTOIRE DES IDÉES POLITIQUES AUX TEMPS MODERNES ET CONTEMPORAINS (2013)**,

PAGES 1235 À 1265

CHAPITRE

Les doctrines de la droite tendent à présenter la société comme différenciée et hiérarchisée, aussi bien à l'intérieur, entre catégories « nobles » et le tout-venant de la population, qu'à l'extérieur, entre peuples « supérieurs », voués à dominer, et peuples « inférieurs », voués à servir. Les représentations susceptibles de donner une justification objective à ces inégalités ont donc une grande importance dans l'histoire intellectuelle de la droite.

1

Chaque nation d'Europe a eu son mythe d'origine. En Espagne, la noblesse s'est flattée de descendre des Wisigoths. En France, des Francs (cf. le chap. sur Boulainvilliers, *supra*, p. 11001119--11002113). À mesure que la féodalité recule et lorsque l'unité chrétienne est brisée par la Réforme, ces mythes reprennent une certaine importance. Ils contribuent à forger des identités collectives nouvelles, aux antipodes des idéaux universalistes chrétiens ou humanistes. Ils sont relayés, au XIX^e siècle, par la

2

philosophie et les jeunes sciences sociales et biologiques qui, à leur tour, fournissent des justifications à la thèse de l'inégalité fondamentale des groupes humains.

Nous nous intéresserons, dans le présent chapitre et le suivant, au cas allemand, puisque ces doctrines nationalistes prennent en Allemagne des formes particulièrement élaborées et radicales.

3

§ 1. LE NATIONALISME ALLEMAND AVANT LES TEMPS CONTEMPORAINS ^[1]

1 – L'ALLEMAGNE : UNE COMMUNAUTÉ DE LANGUE

L'identité nationale allemande naît tardivement par une prise de conscience de l'unité des anciens clans ou tribus (*Stämme*) germaniques, définis comme étant tous ceux qui ne parlent pas la langue des latins ou « *welches* ». Ces derniers sont méprisés, comme on le voit par ces propos de l'évêque Liutprand de Crémone, homme de confiance de l'Empereur Othon vers 962 :

4

« Nous autres, les Lombards, Saxons, Francs, Lotharingiens, Bavaois, Souabes, Burgondes, nous avons un tel mépris pour les Romains que quand nous cherchons à exprimer notre colère, nous ne trouvons pas de mot plus injurieux pour désigner nos ennemis que celui de "Romains" : ce seul mot désigne pour nous tout ce qui est ignoble, lâche, sordide, obscène... ».

5

— (cité par Léon Poliakov, *Le Mythe aryen*, *op. cit.*, p. 112)

Que ce sentiment d'une communauté des *Stämme* germaniques face à la latinité soit fondé sur la langue est une originalité par rapport à ce qu'on constate chez les voisins de l'Allemagne. D'habitude, c'est le peuple (par exemple les Francs) qui donne son nom à un pays (la France) et celui-ci à la langue qu'on y parle (le français). Dans le cas de l'Allemagne, on observe la séquence inverse : c'est le nom de la langue commune, *theodiscus*, *diustik*, nom qui apparaît à l'époque de Charlemagne, qui fait que, un ou deux siècles plus tard, les habitants sont appelés *tütsche* ou *Deutsche* (les Allemands) et, ensuite seulement, le pays *Deutschland* (l'Allemagne).

6

La langue allemande est vécue, d'autre part, comme une *ursprünglich Sprache* ou une *Ursprache*, une langue originelle, parce qu'elle n'est pas faite de pièces et de morceaux comme le français ou, pire encore, l'anglais, mais est une langue *pure*, ce qui lui vaut d'être une langue sacrée au même titre que l'hébreu, le grec ou le latin.

7

Ainsi fondée sur la communauté de langue, l'Allemagne ne se définit donc pas par un ancêtre commun (un lignage) ou par une race selon la chair. Il reste que, selon Poliakov, « langue » et « race » sont des concepts largement interchangeables parce qu'ils recouvrent « la même profonde réalité psycho-historique ». Qu'on parle la même langue ou qu'on appartienne au même lignage, l'essentiel est qu'on éprouve un sentiment de pureté et de supériorité, par opposition à ce qui est mélangé et, par là même, suspect. Dès lors qu'on éprouve ce sentiment, on passe aisément de l'une à l'autre justification. C'est ainsi qu'à l'époque de la Réforme on pourra proposer aux Allemands un ancêtre biblique commun, *Achkenaz* ou *Ascenas*, premier-né de Gomer, auparavant donné comme ancêtre des seuls Saxons^[2]. Une généalogie sera également inventée pour les Francs, qui sont la race royale en Allemagne comme en France, qu'on fera remonter aux Troyens et, par là, à Japhet. Ainsi pourra-t-on « expliquer » que le Saint-Empire ait été « translaté des Grecs aux Germains ». En fait, il y a eu de nombreuses légendes qui, pour diverses *Stämme*, ont inventé des généalogies mélangeant sources bibliques et sources gréco-romaines.

2 – LE TOURNANT DU XVI^E SIÈCLE

Autour de l'an 1500, un changement se produit dans le mythe d'origine allemand. À l'obsession de la pureté s'ajoute une revendication d'hégémonie. L'élément nouveau est la valorisation du passé pré-romain et pré-chrétien de l'Allemagne. L'humanisme allemand retrouve ce passé en interprétant dans un sens favorable les textes antiques parlant des Germains. Aux yeux des humanistes italiens, la *Germanie* de Tacite montre à l'évidence que les Germains étaient des barbares frustes et cruels^[3] ; les humanistes allemands, eux, mettent en relief ce qui y est dit des qualités guerrières exceptionnelles de leurs ancêtres. Alors que les Germains sont « virils », les Romains sont « un peuple femme, une troupe molle ».

Apparaît aussi l'idée que le peuple allemand est *autochtone*. Cette idée est d'abord posée en cohérence avec les généalogies bibliques : les Germains ont été engendrés sur place par Tuisto (l'ancêtre des Germains selon Tacite) identifié avec un des petits-fils de Noé. Les Romains sont des nouveaux venus. Plus tard, l'idée d'autochtonie se nourrira des thèses anthropologiques et raciales. En tout cas, cette idée revient à revendiquer une filiation charnelle (avec les « invincibles Germains » qui ont « abattu le colosse romain ») au détriment de la filiation historique (avec les Romains qui ont apporté la civilisation). On refuse de s'identifier aux progéniteurs *culturels*^[4].

L'idée du pangermanisme est formulée à partir du concile de Bâle (1434) et se développe dans les années qui suivent.

Luther, en lutte avec Rome, fait écho à ces idées. Le pape s'est servi des Allemands pour s'affranchir de Constantinople, et le comble, c'est que les Allemands sont maintenant les esclaves du pape, alors même que l'Empire a été transféré à leur nation. Cependant, Luther tient – et pour cause : il est chrétien, il a traduit toute la Bible en allemand – à la généalogie japhétique-ashkénaze, mais il y trouve un motif d'impérialisme, puisqu'Ashkénaz est le *premier-né* de Gomer (Ashkénaz parlait allemand ; nous avons déjà noté que la légende d'Ashkénaz venait de Saxe, pays de Luther). Le nationalisme de Luther revêt des traits « paranoïaques » : « Pas de nation plus méprisée que l'allemande ! », dit-il (cité par Poliakov, p. 126). Luther, « à la fin de sa vie, rêvait d'une Allemagne unifiée, dotée d'une armée permanente et invincible ^[5] ». Paranoïa à l'égard de Rome, mais aussi des Slaves, des Juifs, des Français. Il est traditionnel en Allemagne de parler des « humiliations nationales » dont l'Allemagne aurait été victime.

Même si Luther ne fait pas le saut que font au même moment certains humanistes, c'est-à-dire chercher à éliminer l'origine biblique de l'Allemagne, il confère à la nation allemande, au sein même d'une « conception du monde » biblique, un statut de prééminence. La religion est dite être originairement allemande : les anciens Germains étaient de pieux chrétiens à qui des missionnaires venus de Rome ont prêché une foi adultérée ; heureusement, avec Luther, l'Allemagne va redevenir le foyer du vrai christianisme. La musique, elle aussi, est originairement allemande : elle a été enseignée directement par Noé et Japhet. Orphée a chanté en allemand. L'Europe, enfin, est originairement allemande, puisque les Celtes étaient une tribu germanique. La postérité d'Ascenas est ainsi le *Urvolk* d'Europe dont la vraie langue est l'allemand.

13

Certaines expressions de ce nouveau sentiment de l'identité allemande sont plus virulentes. Dans le *Livre des Cent chapitres* composé en Alsace entre 1490 et 1510 par un personnage connu sous le nom de « Révolutionnaire du Haut-Rhin », on trouve exprimé un millénarisme fanatique. Un empereur eschatologique, Frédéric ^[6], l'Empereur de la Forêt-Noire, va venir, aidé d'une nouvelle chevalerie, exterminer les pécheurs – c'est-à-dire tous les clercs, du pape aux novices, ainsi que les usuriers – et créer un régime fondé sur la propriété collective et la fraternité. Or cette fraternité ne sera que la résurgence de la vieille fraternité germanique, détruite par Rome et par le droit romain et canonique qui, les premiers, ont distingué le *mien* et le *tien*. Jadis, les Allemands dominaient le monde. L'allemand est d'ailleurs la langue originaire, celle d'Adam et des patriarches, l'hébreu n'ayant été créé qu'après Babel. La communauté allemande, ayant Trèves pour capitale, et régie par un code désigné sous le nom de « Statuts de Trèves », avait réduit en esclavage les autres peuples européens qui, eux, sont venus d'Asie... Bien des idées défendues plus tard par les idéologues du nazisme sont déjà présentes dans ce texte étonnant ^[7].

14

La grande mutation des années 1450-1550 est résumée ainsi par Paul Joachimsen :

15

« Nous voyons surgir de l'humanisme allemand un romantisme national aux traits bien précis. Non sans analogie avec ce qui se passa [en Allemagne] autour de 1800, il repose sur le concept d'un *Volkstum* allemand, lequel s'efforce d'insuffler un nouveau contenu à toutes les formes de l'existence. D'abord, le concept de "nation" lui-même... L'essentiel est que ce concept, parce qu'il cherche à renouer avec les premiers temps germaniques (*Germanische Urzeit*) conduit à l'élaboration d'un certain *idéal de l'homme allemand*. La "simplicité" dont on parlait jusque-là sur un ton embarrassé, devient une particularité nationale qui, en qualité d'héritage ancestral, remplit les cœurs de fierté. Le caractère national allemand devient un impératif éthique, qui fonde les jugements portés sur l'époque contemporaine, et à partir duquel on cherche à dégager un style de vie allemand. De la même manière, la vision romantique du passé modifie l'idée de l'empire national allemand. Les titres juridiques de cet Empire ne proviennent plus d'un quelconque transfert pontifical, ils reposent sur les prétentions héréditaires de la puissance populaire germanique (*germanische Volkskraft*), qui, au temps des grandes invasions, a abattu le colosse romain... ».

— (cité par Poliakov, *op. cit.*, p. 128)

16

Une fois que ce mythe national est forgé, il contribue à son tour à influencer la société et l'homme allemands, selon un processus de causalité circulaire entre identités idéologiques et identités réelles : les Allemands cherchent de plus en plus à ressembler au modèle patriotique ainsi campé.

17

À noter que le pangermanisme du XVI^e siècle est aussi bien néerlandais, suédois ou suisse qu'allemand du Centre (il ne deviendra « purement » allemand que sous le II^e Reich). C'est un Néerlandais, le médecin anversoise Goropius Becanus, qui entreprend de démontrer qu'Adam et les patriarches ont parlé allemand, l'hébreu étant une langue dérivée. C'est, de même, à l'Université de Leyde, devenue au début du XVII^e siècle une capitale intellectuelle de l'Europe du Nord, qu'on étudie pour la première fois les légendes scandinaves où il est question des vieux dieux germaniques, Woden ou Wotan, Freya, Ostara...

18

3 – DU XVII^E SIÈCLE AUX LUMIÈRES

L'Allemagne de la guerre de Trente ans est parcourue en tout sens par des armées étrangères. Les Welches, ce sont maintenant les Français, dont la langue tend à s'imposer en l'Europe. Aussi, au XVII^e siècle, des voix s'élèvent-elles pour réclamer l'usage et la purification de la langue germanique. En effet,

19

20

« être dominé et tyrannisé par une langue étrangère est un joug aussi lourd que l'être par une nation étrangère ».

— (Martin Opitz, cité par Poliakov, p. 136)

On éprouve la phobie des *Fremdwörter*, des mots étrangers. On reproche à l'anglais d'être, de ce point de vue, une langue particulièrement corrompue. Leibniz, lui aussi, croit 1) qu'il y a eu une langue originaire de l'humanité ; 2) qu'elle est perdue ; mais 3) que l'allemand en est plus proche que l'hébreu ou l'arabe.

21

Avec le progrès du rationalisme et des Lumières et les premiers acquis de l'exégèse et de la philologie modernes, les vieilles mythologies bibliques sont contestées et mises en regard des mythologies scandinaves et islandaises récemment redécouvertes. On perçoit l'histoire biblique comme un mythe du même type que ces dernières. On conteste donc l'origine adamique de l'humanité.

22

La mythologie germanique avait été complètement oubliée en Allemagne même et ne s'était conservée qu'en Scandinavie ou en Islande, loin des influences civilisatrices : l'Allemagne médiévale avait oublié jusqu'au nom de Wotan et ne gardait aucun souvenir vivant des invasions germaniques. C'est au XVII^e siècle et à l'époque des Lumières qu'on commence à réétudier les vieilles *sagas* scandinaves et que cet élément s'ajoute aux représentations des anciens Germains vainqueurs des Romains pour enrichir la substance de l'identité allemande. On découvre que les dieux de ces mythologies germaniques sont sanguinaires, et cela plaît. On préfère les dieux allemands aux dieux de la vieille mythologie grecque. Dans les œuvres littéraires, par exemple les œuvres lyriques ou épiques de Klopstock^[8], on cultive une sorte d'ivresse sanguinaire ; le mot de « Blut » est omniprésent dans la trilogie de Hermann.

23

Se fait jour, en définitive, l'idée d'une « élection » allemande. Le peuple allemand est unique et a quelque chose d'irremplaçable à apporter à l'humanité. Schiller, en 1801, dit que le peuple allemand est « le noyau du genre humain... élu par l'esprit universel pour œuvrer éternellement à l'éducation humaine » (cité par Poliakov, p. 145-146). En 1799, voyant les désordres dus à la Révolution française, Novalis écrit :

24

25

« L'Europe guérira grâce au caractère allemand... L'on peut discerner avec certitude en Allemagne les signes avant-coureurs d'un monde nouveau. L'Allemagne précède les autres peuples européens de son pas lent mais assuré. Alors que ceux-ci sont occupés par la guerre, la spéculation et l'esprit de parti, l'Allemagne s'élève avec application à un degré plus élevé de culture, et cette avance lui assurera avec le temps une supériorité certaine ».

— (cité par Poliakov, p. 146)

§ 2. LES DISCOURS À LA NATION ALLEMANDE DE FICHTE

Cette tendance va s'accroître et s'exacerber à partir des guerres napoléoniennes. On peut considérer comme un des textes clés du nationalisme allemand les *Discours à la nation allemande* de Fichte, prononcés en plein cœur de celles-ci, en 1808^[9]. Certes, Fichte est rationaliste, républicain. Sa vision politique a été, un temps, assez proche de l'esprit de la Révolution française. Mais il évolue et, comme Hegel, devient un adversaire résolu de la tradition démocratique et libérale.

Vie et premières œuvres politiques

Johann Gottlieb Fichte est né en 1762, mort en 1814. C'est le fondateur (si l'on considère que l'idéalisme transcendantal kantien est d'une autre nature), avec les *Principes de la théorie de la science* (1794), de l'« idéalisme allemand », dont ensuite, jusqu'à ses dernières œuvres, il demeure le représentant type en parallèle de Schelling et de Hegel. Le non-moi (l'objet, la nature) se déduit dialectiquement du moi (le sujet, l'esprit). L'action réunit certes le moi et le non-moi, mais l'Idée précède toujours et gouverne le réel. Nous ne considérons ci-dessous, naturellement, que l'aspect politique de cette pensée.

Fils d'un bonnetier saxon, étudiant pauvre, Fichte avait exprimé dès 1788 (*Pensées au hasard d'une nuit d'insomnie*) sa détestation des classes dirigeantes. Il est impressionné par la Révolution française et écrit, en 1793, des *Contributions destinées à rectifier le jugement du public sur la Révolution française*. Il loue la révolution d'avoir libéré l'individu de l'État et de l'autorité en général. Mais cet individualisme fichtéen n'aura qu'un temps. Car il faut que chaque individu puisse se procurer de quoi vivre par son seul travail. Fichte en déduit que la propriété des nobles et des riches est illégitime et que l'État doit répartir la propriété de telle manière que chacun puisse vivre. Rejoignant Rousseau, il pose que la volonté générale doit pouvoir s'imposer à celle de l'individu. Dans les *Fondements du droit naturel d'après les principes de la « Théorie de la Science »* (1796), il montre qu'« il n'y a pas de droit sans contrainte, et de contrainte sans une main de fer, celle de l'État » (Jacques Droz). Et Fichte de s'en prendre au droit romain, trop protecteur de la propriété privée. La propriété n'est pas « une chose donnée, mais une sphère d'activité permettant de subsister » (Jacques Droz) ; c'est à l'État de distribuer la propriété, d'empêcher que certains n'en abusent, que d'autres n'en manquent, afin que soit réalisée la justice sociale.

Ces principes sont précisés dans *L'État commercial fermé* (1800), dédié à un ministre prussien, Struensee. Le libéralisme, qui est la loi de la jungle, n'est approprié qu'à l'animal. L'homme, lui, est pourvu de raison. L'État doit donc être un « État rationnel » (*Vernunftstaat*) qui doit se mettre en mesure de fournir aux grands idéaux, liberté, égalité – ceux-là mêmes qui ont été promus par la Révolution française – le milieu où ils pourront se développer. Et Fichte de concevoir une sorte de version prussienne du jacobinisme. L'État ne devra reculer devant aucune contrainte pour venir à bout des « égoïsmes ». On dénombrera toutes les classes de la nation et ces chiffres seront définitivement fixés. On fermera les frontières (d'où l'« État commercial fermé »), afin d'éviter toute perturbation d'origine extérieure dans l'organisation « rationnelle » que l'on entend donner à l'économie (ce qui exigera, soit dit en passant, que l'État arrondisse son territoire jusqu'à atteindre ses « frontières naturelles » stables). On remplacera toute la monnaie métallique par une monnaie fiduciaire ayant cours seulement à l'intérieur de l'État, en sorte qu'aucun particulier ne pourra faire de commerce avec l'étranger. Le commerce international sera un monopole de l'État^[10]. On produira en autarcie, remplaçant les produits étrangers par des succédanés (*Ersatz*), ou en s'en passant la plupart du temps, à la faveur d'un ascétisme spartiate. Il faudra que les esprits se réforment moralement, afin qu'ils se dévouent à la communauté ; ce progrès spirituel du peuple sera rendu possible par l'éducation et le loisir, qui seront organisés par l'État. En tout ceci, Fichte

s'inspire de Babeuf qu'il connaît par des mentions dans des revues allemandes, mais, à la différence de ce dernier, il n'est pas égalitariste et laisse une place aux inégalités nées du travail individuel ^[11].

Voici que les armées napoléoniennes occupent l'Allemagne. Fichte obtient de l'occupant l'autorisation de prononcer quatorze conférences à Berlin (du 13 décembre 1807 au 20 mars 1808), parce que le sujet en est apparemment anodin : il s'agit de l'éducation. Mais l'« éducation » que prône Fichte est un véritable programme politique. Le titre, *Discours à la nation allemande*, est déjà, par lui-même, révolutionnaire : s'adresser à la « nation » allemande pardessus la tête des États et des princes, c'est se mettre à l'école de la Révolution française et suggérer qu'il faut abattre ces gouvernements réactionnaires (d'ailleurs le livre sera interdit à Berlin par la censure du gouvernement prussien). D'autre part, la « nation » allemande, on va le voir, est essentiellement pour Fichte la communauté de tous les hommes qui parlent allemand : le livre est donc une des premières expressions du pangermanisme moderne.

1 – UNE ÉDUCATION ANTI-INDIVIDUALISTE

La cause de la défaite face à la France, dit Fichte, c'est la prédominance, dans l'Allemagne des années récentes, de l'*individualisme*. L'Allemagne n'est pas une vraie communauté. Donc il faut une « nouvelle éducation », moins intellectuelle que morale, et qui soit vraiment nationale, et non pas réservée à une élite. L'éducation nouvelle doit « contribuer au développement des particularités nationales » (*Discours à la nation allemande, op. cit.*, p. 77). Elle doit « subordonner à des règles fixes et sûres les tendances vitales des élèves, imprimer à leur vie une orientation définitive » (p. 78). On a tort, en effet, de reconnaître à l'élève un « libre arbitre » et de se contenter de lui fournir des connaissances et des conseils en espérant qu'il en fera bon usage. L'éducation nouvelle « devra au contraire s'appliquer [...] à *détruire totalement la libre volonté* et à éduquer la volonté dans le sens de la rigoureuse soumission à la nécessité » (p. 78, n.s.). « Vous devez former [l'homme] de telle sorte qu'il ne puisse pas vouloir autrement que ce que vous voulez qu'il veuille » (p. 79). L'élève devra aimer l'ordre social en commençant par sa propre école, dont la constitution sera « conçue d'une façon telle que l'individu ne soit pas seulement obligé de s'effacer devant le groupe, mais qu'il agisse également au profit de ce groupe » (p. 90).

On formera l'élève à la *pureté morale*, c'est-à-dire à agir selon l'Idée, et non selon la recherche des plaisirs et la fuite des peines. La vie spirituelle, ou vie de la pensée, est d'ailleurs la vraie vie, puisqu'elle est l'émanation de la vie divine (p. 95). La « religion de l'ancien temps » avait séparé la vie de la pensée de la vie divine, elle était fondée sur l'« égoïsme » et l'« amour de soi », sur l'attente du salut individuel dans un autre monde. La nouvelle éducation sera fondée sur une nouvelle religion, celle de l'Idéal.

L'élève découvrira que « l'être est un éternel devant-être », que la recherche de Dieu est Dieu même ; et que le monde empirique n'est que l' « ombre » de cet être idéal. Or, faire advenir l'être qui doit être, c'est la tâche essentielle de l'humanité. Il y a en effet deux « stades de développement de la conscience », le sentiment obscur, dont la première manifestation est l'amour de soi, et la connaissance claire, qui permet l'accès à l'idéal. La tâche essentielle de l'humanité ne peut donc être accomplie que par des hommes qui ont atteint le deuxième stade.

2 – LE PEUPLE DE L'IDÉAL

Ici, de manière quelque peu inattendue, nous découvrons le cœur de l'argument nationaliste. Le seul peuple qui ait atteint le deuxième stade est le peuple *allemand*.

29

« La véritable destination de l'humanité sur la terre [...] consiste à réaliser librement ce qu'elle doit être en vertu de sa nature originelle. Cette réalisation, faite d'une façon rationnelle et suivant une règle, doit commencer quelque part dans l'espace et à un moment donné du temps [...]. Je pense que, dans le temps, l'époque que nous vivons est celle où le genre humain se trouve à la fin de la première et au commencement de la seconde moitié de sa vie, c'est-à-dire entre ces deux phases principales ; dans l'espace, je crois que *c'est avant tout aux Allemands qu'échoit la mission d'inaugurer les temps nouveaux, d'en montrer le chemin et de servir de modèle aux autres* ».

30

— (p. 101-102, n.s.)

Et Fichte de citer intégralement la fameuse prophétie d'Ezéchiél (Ez 37, 1-10) sur les « ossements desséchés » qui reprennent vie parce que Dieu y envoie son Esprit. Ainsi l'Esprit viendra « sur les ossements de notre corps national ». La nation tuée par la défaite sera en réalité le phare et la vie de toute l'humanité ^[12].

31

Dans le *Quatrième Discours*, Fichte admet que l'assertion selon laquelle les Allemands sont seuls à pouvoir assumer le passage de l'humanité à la seconde moitié de sa vie « a besoin d'une preuve ». Cette preuve va résider dans l'examen de l'essence de la germanité, de ce que l'Allemand « est en soi et pour soi », essence que n'altère en rien l'*accident* constitué par la défaite qui vient de frapper ce peuple. Ce « caractère fondamental » est quelque chose de distinctif ; Fichte entend bien montrer et que les Allemands *l'ont en permanence* et que les autres peuples *ne l'ont jamais*.

32

3 – LA LANGUE PRIMITIVE

Les Allemands sont un peuple germanique, mais ils ne sont pas le seul ; en réalité, tous les Européens sont, pour Fichte, des Germains, plus ou moins mélangés avec les populations conquises comme les Gaulois, Ibères, etc. Cette mixité raciale ne leur est pas propre : les Allemands eux-mêmes sont, racialement, des hybrides, puisqu'ils ont été mélangés aux Slaves. Ce qui caractérise en propre les Allemands, c'est autre chose que la race. C'est qu'*eux seuls ont gardé leur langue*. Les Germains émigrés ont adopté la langue latine et sont devenus des « néo-latins », parlant une langue étrangère qu'ils ont commencé à abâtardir. Les Allemands, seuls, parlent une *Ursprache*, une langue « originaire », comparable à d'autres comme l'hébreu, le grec et le latin (mais celles-ci sont des langues mortes).

33

Or, de ce fait géo-historique, Fichte tire des conséquences métaphysiques. Une langue pure et originelle, qui évolue par sa logique intérieure, immanente, sans emprunts étrangers, et sans être, à un moment précis du temps, adoptée d'un peuple étranger, offre une caractéristique extraordinaire : *elle permet de désigner adéquatement le supra-sensible*.

34

Le supra-sensible n'est pas accessible directement ; il ne peut l'être que par des métaphores ayant une base sensible. Or le sens métaphorique ne sera naturellement parlant et n'évoquera réellement le supra-sensible que pour quelqu'un qui parle la langue même dans laquelle les mots ont acquis leur sens métaphorique à partir de leur sens sensible. Cet homme continuera à entendre le sens sensible sous le sens métaphorique et pourra, de ce fait, avoir l'exacte notion du parcours de la métaphoricité, de la distance qu'elle fait franchir à l'esprit. Si, en revanche, les abstractions sont coupées du concret qui leur a servi de base, elles deviennent des réalités mortes, extérieures, qu'on ne peut considérer que comme des notions opaques, qu'on apprend mécaniquement et sans entendre en elles *l'élan vers l'idéal* qui a présidé à leur formation.

35

Les locuteurs des langues européennes dérivées ont appris les abstractions toutes faites dans le latin. Par conséquent, ces abstractions n'ont jamais été, pour eux, de vrais idéaux vivants. C'est pourquoi ils ne les ont jamais vraiment comprises et les ont considérées avec scepticisme ou ironie. C'est la raison pour laquelle les Français sont un peuple irrémédiablement léger (bien qu'on essaie de faire passer cette légèreté pour de l'« esprit »), alors que seuls les Allemands sont *sérieux*, c'est-à-dire vrais, aptes à atteindre l'idéal (et le fait que les Français les disent « lourds » ne fait que manifester leur incompréhension de ce qui est ici en jeu).

36

37

On est fasciné par le contraste existant entre les enjeux sociaux et politiques de la thèse de Fichte et la fragilité des arguments sur lesquels elle est fondée. Fichte confond langue dérivée et langue morte, ou du moins émet la thèse selon laquelle toute langue dérivée serait, par cela même, une langue desséchée, à la fois incapable d'avoir du sens et de produire des sens nouveaux, d'évoluer. Il fait l'hypothèse qu'il pourrait exister des langues qui ne seraient pas « dérivées », alors qu'en réalité nous savons que toutes les langues sont « dérivées », c'est-à-dire historiques, issues d'autres langues et destinées à se transformer en d'autres langues encore. Il n'y a pas de « début » d'une langue ; croire en une origine absolue est scientifiquement un non-sens. Toute langue est, ou peut être, perpétuellement créatrice. Le français est certes dérivé du latin, mais il n'en est pas déduit au sens logique du terme ; il n'est pas du latin *moins* quelque chose, mais du latin *plus* quelque chose, à savoir tout ce qui a été créé par la vie collective des hommes qui ont, pendant des siècles, parlé et écrit en français. Il est le latin *plus* la littérature française, *plus* un « esprit » qui n'était pas dans le latin.

4 – L'ALLEMAGNE A CRÉÉ LE VRAI CHRISTIANISME

Fichte introduit dans le *Sixième Discours* un argument supplémentaire en faveur de la supériorité spirituelle des Allemands : eux seuls auraient accès au vrai christianisme.

38

Il se trouve que le christianisme comporte deux dimensions opposées. Il est assurément une religion de l'Idéal. Mais, en même temps, par son « origine asiatique », il est synonyme d' « obéissance muette » et de « foi aveugle ». Quand cette religion s'est répandue à Rome, cette dernière dimension n'a pas choqué outre mesure, puisqu'il existait à Rome bien d'autres superstitions. Du moins le christianisme est-il toujours resté pour les Romains quelque chose d' « étrange » et d' « exotique ». Les « Germains immigrés » présents à Rome ou romanisés par la conquête n'étaient, eux, ni assez éduqués pour s'opposer intellectuellement à cette superstition, ni assez superstitieux eux-mêmes pour y adhérer franchement. Ils acceptèrent donc extérieurement le christianisme, simplement parce qu'ils ne pouvaient se romaniser – ce qu'ils souhaitaient ardemment – sans se christianiser. Par la suite, les Italiens, redécouvrant leur propre culture antique à l'époque de l'humanisme, prirent conscience de l'absurdité du christianisme. Mais ils n'étaient pas assez « sérieux » pour faire autre chose qu'en rire et, en outre, la « classe distinguée et cultivée » était satisfaite que le peuple fût maintenu dans l'obéissance. Dès lors il revenait aux Allemands d'accomplir cette « grande action d'une portée universelle » qui consisterait à dégager enfin la véritable essence du christianisme de la couche de superstition qui l'étouffait. Cette action fut la Réforme. Les Allemands purent l'accomplir dès lors qu'ils furent à leur tour assez instruits de la culture païenne antique, et grâce au fait qu'ils étaient, eux, « sérieux » et plus soucieux de l'unité de la communauté.

39

La dimension « idéale », vraie, du christianisme était la recherche du salut de l'âme. Cette idée, jusque-là restée stérile, allait se développer dans le terreau fertile du peuple allemand, parce que ce peuple était seul capable, nous avons vu pourquoi, d'accéder à l'idéal. Il faut donc poser en thèse que le peuple allemand a été le premier peuple véritablement chrétien. Cette purification du christianisme ne put se faire que sous l'impulsion d'un homme capable de tout sacrifier à son idéal, l'idéal du salut de toute âme, la sienne propre et celles de tous les hommes. Cet homme fut Luther, et la thèse de Fichte est donc que Luther ne pouvait être qu'allemand.

40

« Que d'autres aient vu dans la Réforme le moyen d'atteindre des buts terrestres, ils n'auraient jamais remporté la victoire, s'ils n'avaient pas eu à leur tête un chef passionné par les choses éternelles ; que celui-ci qui n'avait en vue que le salut de toutes les âmes immortelles ait poussé le sérieux jusqu'à déclarer la guerre à tous les diables de l'enfer, rien de plus naturel, et il n'y a là rien qui doive nous étonner. Ce n'est qu'une preuve du sérieux et de la profondeur des sentiments des Allemands ».

41

— (p. 139)

Pour « dépouiller l'aspect extérieur » du christianisme, vraie religion, il fallait y « introduire la pensée libre de l'Antiquité » : ce sont les Allemands qui ont accompli cette tâche, révélant ainsi à la religion sa véritable essence (il est vrai que c'est par les peuples néo-latins que les Allemands ont reçu l'héritage de l'Antiquité païenne, mais ces peuples n'auront servi, dans cette affaire, que de relais passifs).

42

Fichte énonce alors une idée redoutable. Pour défendre l'Évangile maintenant ramené à sa vérité idéale, les Allemands ont fait une guerre cruelle (il pense à la guerre de Trente Ans), accepté d'être martyrs comme aux premiers temps du christianisme. Or, cette guerre de l'Idéal, Fichte l'approuve sans réserve.

43

« [Les Allemands voulurent] faire briller pour eux-mêmes et pour leurs enfants la seule lumière sanctifiante de l'Évangile. Et l'on vit alors se reproduire les miracles que le christianisme, à ses débuts, avait connus avec ses confesseurs. Toutes les manifestations de cette époque portent la marque de préoccupation universelle du salut de l'âme. Voyez là une des caractéristiques principales du peuple allemand. Chez lui, l'enthousiasme provoque l'enthousiasme et l'élève sans peine à toute vérité claire, et cet enthousiasme persiste toute sa vie et la forme à son image ».

44

— (p. 140)

Ainsi Fichte refuse-t-il de renvoyer dos à dos les fanatiques des deux bords des Guerres de Religion, il récuse l'esprit d'Henri IV

45

ou des constitutionnalistes huguenots, hollandais ou anglo-américains, le pluralisme, l'acceptation de l'altérité de l'autre, la tolérance de Locke et de Bayle, les ébauches de démocratie libérale qui sont le fruit de ces épreuves horribles de l'Europe. Il prétend, lui, que les luthériens ont eu raison de tout sacrifier à l'Idée, comme les millénaristes (que, pourtant, Luther a durement combattus). Et il fait *de cela* l'identité allemande.

Ce qui revient à détacher l'Allemagne du grand courant de la civilisation occidentale, dont l'évolution vers la démocratie libérale, que l'on peut considérer comme la synthèse des éléments civiques gréco-latins et des éléments éthiques et eschatologiques judéo-chrétiens, était précisément le trait caractéristique. Cette option philosophique de Fichte est un des éléments qui ont déterminé une certaine dérive de l'Allemagne loin de l'Occident, qu'elle ne rejoindra spirituellement qu'après 1945...

46

5 – LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE

Le « libre exercice de la raison » a été encouragé dans toute l'Europe sous l'impulsion des Réformateurs. À l'étranger, cela a produit une philosophie athée, basée sur une raison naturelle « inculte », qui a triomphé du catholicisme. Mais, par contre-coup, ce développement a encouragé les Allemands à aller plus loin dans leur propre recherche : ainsi est née la *philosophie allemande*, qui est selon Fichte la vraie philosophie. Les Allemands ont en effet « cherché le supra-sensible dans la raison même », au lieu de donner dans l'athéisme vulgaire des autres rationalismes européens. Cette philosophie est la vérité même, qui n'a donné chez les autres peuples que des « Lumières », alors qu'aux Allemands elle a donné la lumière par excellence :

47

« Aujourd'hui, [le peuple par excellence, le peuple allemand], se trouve en présence d'une *philosophie de clarté* qui, tel un miroir, lui renvoie en toute netteté l'image fidèle de ce qu'[il] a été jusqu'à présent sans le savoir [à savoir le peuple de l'Idéal] [...] ».

— (*ibid.*)

Seule donc la philosophie allemande permettra l'éducation de l'« homme parfait » avec lequel pourra être édifié l'« État parfait » (p. 144-145) ^[13].

6 – LES ALLEMANDS, SEUL PEUPLE CRÉATEUR

Le peuple allemand, en tant que *Urvolk*, est enfin le seul peuple essentiellement *créateur*. Il l'est parce qu'il est « comme une plante dont les racines plongent dans le monde éternel de l'esprit » (p. 238), source éternellement jaillissante. La culture

48

« artificielle » des étrangers, non reliée à l'idéal, ne leur permet pas de créer. Ils croient que la mort est une limite infranchissable de la vie, alors que les Allemands, capables de « dépasser les apparences » et de « pénétrer au fond des choses », voient dans les formes qui naissent et meurent des figures d'une vie éternelle,

« une émanation de la vie une, pure, divine, de la vie absolue, qui demeure une en toute éternité, et non de telle ou telle vie particulière ; et [la philosophie allemande] voit comment cette vie se referme et se rouvre éternellement dans les apparences et constate que c'est seulement à la faveur de cette loi qu'elle acquiert un Être et devient Quelque Chose ».

— (*ibid.*)

49

Parce qu'il est capable de penser la vie infinie et de créer, l'Allemand seul peut vouloir véritablement le *progrès*.

50

« D'après l'Allemand, l'histoire, au lieu de se dérouler selon la loi mystérieuse et inconnue du mouvement cyclique, est l'œuvre de l'homme qui, loin de faire revivre ce qui a déjà été, prolonge l'histoire dans le temps, en y introduisant sans cesse de nouvelles créations ».

51

— (p. 158)

Du coup, l'humanité se scinde en deux parties inégales, les Allemands et tous les autres.

52

53

« Tous ceux qui vivent une vie personnelle créatrice et productive ou qui, si une pareille vie leur est refusée, détournent du moins leur attention du néant et restent dans l'attente du jour où ils seront entraînés dans le courant de la vie originelle, ou encore ceux qui, sans aller aussi loin, ont pourtant une vague intuition de la liberté et l'aiment, au lieu de la haïr ou d'en avoir peur : tous ces hommes-là sont des hommes authentiques, originels et, considérés à l'échelle d'une nation, ils forment un *Urvolk*, le peuple tout court, les Allemands. Tous ceux qui se résignent à être de seconde zone, à être, pour ainsi dire, des épigones n'ayant rien d'originel, le sont en effet et le deviennent de plus en plus à mesure que cette croyance s'affermite en eux ; ils sont un appendice de la vie qui se meut à côté d'eux sans se soucier d'eux ; ils sont comme l'écho d'une voix déjà éteinte, renvoyé par un rocher, et, du point de vue national, ils sont exclus du peuple primitif pour lequel ils ne sont que des étrangers. [...] Tous ceux qui croient à la spiritualité et à la liberté, ceux qui veulent faire progresser cette spiritualité par la liberté, tous ceux-là, quels que soient leur pays d'origine et leur langue, sont avec nous et pour nous. Et tous ceux qui croient à l'immobilité, à la régression, à la danse en cercle ou qui placent une nature morte au gouvernail du monde, tous ceux-là, quel que soit leur pays d'origine et leur langue, n'ont rien d'allemand, ils nous sont étrangers, et il est à souhaiter qu'ils se séparent de nous totalement ^[14] ».

— (p. 163)

7 – PURETÉ ET PANGERMANISME

Mais, pour que le peuple allemand assume ce destin, il faut qu'il reste *pur* et, d'autre part, il faut qu'il se *rassemble*. Il faut qu'il ne se laisse corrompre par aucun élément étranger, et qu'il inclue, nonobstant les frontières posées artificiellement par la politique, l'intégralité de la communauté linguistique allemande. La théorie de Fichte débouche à la fois sur le *nationalisme* (fermé) et sur le *pangermanisme* (expansionniste).

54

« Ceux qui parlent la même langue [...] s'appartiennent les uns aux autres et forment naturellement un tout indissoluble. Ce peuple ne peut accueillir en son sein aucun peuple d'origine et de langue étrangère et se mêler à lui, sans perdre sa propre originalité et sans troubler gravement la progression uniforme de sa culture. C'est de cette frontière intérieure, tracée par la nature spirituelle de l'homme, que découle la délimitation extérieure de son habitat, et en envisageant les choses sous leur aspect naturel, les hommes ne forment pas un peuple parce qu'ils habitent un territoire limité par telles ou telles montagnes, ou tels ou tels fleuves, mais, au contraire, ils vivent ensemble et sont, lorsque leur chance le veut, protégés par des montagnes et des fleuves, parce qu'ils formaient déjà un peuple dès l'origine en vertu d'une loi naturelle en tout point supérieure ».

55

— (p. 241-242)

À cette « nation » allemande rassemblée, l'individu devra se *sacrifier* : ce sera la condition pour qu'il garde le contact avec le divin.

56

« La vie pour elle-même, la vie comme continuation de l'existence changeante n'a jamais eu de valeur ; [...] [la] durée [de l'individu] ne lui est garantie que par l'indépendance et la durée de sa nation ; pour sauver celle-ci, il sera même prêt à accepter la mort, afin que la nation vive et qu'il vive en elle la seule vie qui lui paraît digne d'être vécue ».

57

— (p. 172)

La moralité suprême consiste donc à subordonner les « penchants égoïstes », le « moi personnel », à la « collectivité », à la « totalité » (p. 203, 204). Mais ce sacrifice n'a de sens que si le gouvernement, aux ordres de qui on va à la mort, est lui-même brûlé de la « flamme dévorante du sublime amour de la patrie ».

58

« La promesse d'une vie terrestre prolongée ici-bas au-delà de sa propre vie, cela seul est susceptible d'inspirer un enthousiasme qui aille jusqu'à la mort pour la patrie. Il en a été ainsi jusqu'à présent. Toutes les fois qu'il y eut un véritable gouvernement, toutes les fois que des luttes acharnées furent livrées, la victoire acquise contre de violentes résistances, ce fut cette promesse d'une vie éternelle qui gouverna, combattit, vainquit ».

59

— (p. 176)

Les Allemands n'ont pas manifesté ce souci suprême seulement au moment de la Réforme, mais déjà bien auparavant, par leur résistance aux Romains. Car, peuple primitif, ils voulaient rester libres afin de garder leur « esprit originel », de « progresser dans leur propre culture d'après ces mêmes principes » et de « transmettre cette autonomie à leur postérité » (p. 178).

60

8 – PEUPLE ET ÉTAT

Le nationalisme allemand a besoin, aujourd'hui comme jadis, d'un gouvernement. Cependant, il ne doit pas être un étatisme. Car le peuple dépasse infiniment l'État. L'État sert à l'ordre, à la subsistance, et uniquement à cela. Il n'est pas le lieu de l'incarnation de l'infini. Ce lieu est le peuple lui-même qui est infiniment au-dessus de l'État. La patrie est un « but supérieur, le développement du pur élément humain toujours en progrès au sein de la nation » (p. 180). Donc l'État, chez les Allemands, seul peuple au sens propre du mot, sera séparé de la nation : l'unité d'une grande nation peut s'accommoder d'une pluralité de petits États (comme chez les Grecs) ^[15].

61

Tout Allemand, en ce sens, a deux allégeances, l'une à l'État pour sa subsistance, l'autre à la nation pour les réalités idéales. La première est inférieure et les Allemands comme les Grecs ont pu ou dû souvent changer d'État pour échapper, par exemple, à une persécution. Si la nation allemande doit, malgré tout, être unifiée par un État, le décalage entre les deux instances n'en devra pas moins subsister. C'est pourquoi il ne faudra pas que l'État qui unifiera l'Allemagne soit une monarchie absolutiste, car c'en serait fini de la liberté (l'auteur voit bien que, dans ce cas, l'État prétendrait prendre la direction spirituelle de la nation), il faut que ce soit une République.

— (cf. *Neuvième Discours*, p. 185)

9 – UNE NOUVELLE ÉDUCATION

On peut revenir maintenant au problème de l'éducation. Seule pourra forger la nation allemande ainsi définie une éducation qui, au rebours des anciennes formes d'enseignement, sera délibérément *nationale*. Les nouvelles écoles présenteront les caractères suivants :

– elles seront *mixtes* ;

Puisqu'elles sont vouées au monde de l'esprit et que l'esprit, sans doute, est asexué, il n'y a pas lieu de faire une différence entre garçons et filles (même raisonnement, même conclusion chez Fichte que chez Platon).

– *instruction et travail productif* seront réunis ;

Les écoles seront en partie autarciques, elles n'auront pas besoin de demander des moyens d'existence à l'extérieur. C'est un point crucial. Si les écoles devaient être subventionnées par la société civile, cela manifesterait un lien organique entre l'empirique et le transcendantal. L'idéalisme de Fichte ne peut l'accepter. C'est pourquoi il prône une école presque entièrement séparée, ayant résolu presque à elle seule le problème de sa subsistance. Que ceci ne puisse être obtenu que par un travail manuel forcé des enfants n'est pas, dans son esprit, une objection. Cela préparera les enfants à la guerre et aux activités économiques^[16].

– les *frais complémentaires* de l'Éducation nationale seront assurés par l'État ;

Cependant, l'autarcie des écoles ne pourra être totale. Le complément de ressources dont elles auront besoin ne devra pas être assuré par les Églises (institutions publiques, mais tournées seulement vers le Ciel) ni par les parents (tournés vers la Terre, mais poursuivant des buts privés et égoïstes). Il ne pourra l'être que par l'État, institution à la fois publique et vouée à la survie terrestre de la nation. Cela constituera pour lui une lourde charge financière. Mais cette charge sera plus que compensée par les économies qui en résulteront sur les dépenses militaires : en effet, l'école nouvelle fournira des soldats au corps déjà exercé, dotés de toutes les connaissances et prêts à se sacrifier pour la collectivité. De même, l'État n'aura plus à faire certaines des dépenses qu'il fait aujourd'hui pour l'économie : car l'école fournira une main-d'œuvre bien formée au travail. L'éducation d'État est donc – Fichte n'emploie pas le mot, mais pense la chose – un investissement rentable.

– enfin l'Éducation nationale sera *obligatoire*.

Sinon, comment soustraire la nation à la liberté individuelle dissolvante ?

10 – UNE ALLEMAGNE FERMÉE SUR ELLE-MÊME

L'Allemagne, dit Fichte, est pacifique. Ce sont seulement la cupidité et la ruse de ses voisins qui l'ont entraînée dans les guerres récentes. Quand ces guerres seront terminées, l'Allemagne devra rentrer en elle-même et rester autarcique. Pas de colonisation, pas de commerce international : tout ceci amène la perversion par l'amour de l'or. Le cosmopolitisme, la monarchie universelle dont certains rêvent sont contraires aux desseins mêmes de Dieu, qui a voulu qu'il y eût une pluralité de peuples et d'individus.

« C'est dans la mesure où chaque nation et, au sein de cette nation, chaque individu se développe et se forme en toute liberté selon sa nature, et selon l'individualité de la collectivité, c'est dans cette mesure seulement que l'image de Dieu se reflète dans l'humanité comme dans le miroir qui lui est propre »

— (p. 248) ^[27].

Et Fichte condamne explicitement tout mélange, toute immigration :

64

65

66

67

« Ces particularités invisibles de la nation, cachées à ses propres yeux, constituent l'élément qui la rattache aux sources originelles de la vie, c'est en elles que se trouve la garantie de sa dignité, de ses vertus et de ses mérites à venir ; lorsque ces particularités sont émoussées par des mélanges ou des frottements, l'uniformité banale qui s'ensuit entraîne une scission entre l'humanité et sa nature spirituelle, et tous les individus se trouvent confondus dans la même déchéance ».

— (*ibid.*)

Qui parle à qui dans les *Discours à la nation allemande* ? Les destinataires sont – et Fichte explique chaque fois pourquoi – les *jeunes*, les *vieux*, les *hommes d'affaires*, les *penseurs*, les *écrivains*, les *princes*, soit la totalité organique du peuple allemand. Et l'on apprend que c'est le peuple allemand qui, en tout ceci, se parle à lui-même, puisqu'à la voix de Fichte se joignent celles des *ancêtres*, qui ont lutté contre la papauté, celles des *descendants* qui exhortent les hommes du présent à ne pas « rompre la chaîne » qui relie les Allemands de tous les temps les uns aux autres en manquant à leur devoir patriotique, et encore les voix mêmes de certains *étrangers*, à savoir les Germains romanisés du reste de l'Europe qui ont reçu des Allemands leur civilisation et qui adjurent les Allemands de tenir bon contre le despotisme napoléonien, enfin la voix de la *Providence* elle-même, « le plan qui a présidé à la création du genre humain dans un monde qui n'existe que pour être pensé par l'homme et réalisé par lui » (p. 275). Seul l'Allemand est le germe de la perfectibilité du genre humain et lui seul peut donc sauver l'humanité^[18].

68

§ 3. LE « MYTHE ARYEN » ET L'ALLEMAGNE^[19]

La nationalisme allemand, après s'être nourri aux sources mythologiques puis philosophiques, trouve un nouvel aliment dans la science du XIX^e siècle et du début du XX^e. Alors se répand, partout en Europe, mais plus spécialement en Allemagne, la thèse « aryenne », qui constitue le contexte idéologique où pourront s'affirmer plus tard les idéologies racistes, ultra-nationalistes et nazies. Les racines de ce phénomène complexe plongent cependant jusqu'au début des Temps modernes et même auparavant.

69

1 – LA CONTESTATION DE L'ORIGINE ADAMIQUE ET DE L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN

Nous avons vu plus haut que, du fait des acquis de la critique biblique et de l'esprit scientifique du XVIII^e siècle, la place occupée jadis par la généalogie biblique a été laissée libre. Des hypothèses « préadamites » – il y a eu des hommes avant Adam et ces hommes ont aujourd'hui des descendants qui coexistent avec ceux d'Adam, donc il n'y a pas de genre humain unique –

70

avaient été formulées dès le Moyen Âge. Mais l'hypothèse se précise avec les Grandes Découvertes.

D'où sortent donc les Indiens, demandent Paracelse, Giordano Bruno, La Pereyre ? On formule la théorie du « polygénisme », liée également au sentiment que les juifs, qui sont descendants authentiques, eux, d'Adam, sont un peuple étranger à l'Europe (Goethe pensera que tant les Européens que les Nègres ont d'autres ancêtres qu'Adam). Las Casas proteste contre l'asservissement des Indiens, mais admet celui des Noirs. Une discrimination se fait jour, dont témoigne la pluralité de termes, *métis*, hybride de Blanc et d'Indien, et *mulâtre* hybride de Blanc et de Noir (or « mulâtre » est formé sur « mulet »). Les Noirs sont associés au crime, au vice, à la bestialité (on se demande s'ils ne sont pas des singes), alors que les Indiens d'Amérique (les « Hurons ») peuvent devenir les « bons sauvages » des utopies des Lumières. Ainsi la couleur de l'épiderme et les autres traits physiques remplacent les généalogies bibliques comme principe de classement.

71

Le terme « race » est employé pour la première fois dans son sens actuel par François Bernier en 1684. La science – qui, dans ses premiers temps, est mécaniciste – infère de ces caractères extérieurs (couleur, forme du crâne...) des différences psychologiques et spirituelles. L'unité de l'espèce humaine est remise en question.

72

Il y a ainsi, pour Linné, quatre races humaines bien distinctes, chacune ayant ses caractères intellectuels, moraux et psychologiques propres :

73

« *Europæus albus* : ... ingénieux, inventif, blanc, sanguin... Il est gouverné par les lois.

« *Americanus rubescens* [le Peau-Rouge] : content de son sort, aimant la liberté... basané, irascible... Il se gouverne par les usages.

« *Asiaticus luridus* [le Jaune] : orgueilleux, avare... jaunâtre, mélancolique... Il est gouverné par l'opinion.

« *Afer niger* [le Noir] : ... rusé, paresseux, négligent... noir, phlegmatique... Il est gouverné par la volonté arbitraire de ses maîtres ».

74

— (cité par Poliakov, p. 199)

Pierre Camper, anatomiste hollandais (1722-1789) inaugure la « crâniologie ». Maupertuis (1698-1759) conçoit l'idée d'une sélection d'une race humaine supérieure. Buffon (1707-1788) ne doute pas de la supériorité de la race blanche, même s'il soupçonne que les races évoluent.

75

2 – LA DÉCOUVERTE DE LA PARENTÉ DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Mais c'est la linguistique qui apporte un argument décisif. Ludwig von Schläzer (1735-1808) distingue deux familles de langues, les unes « sémitiques » et les autres « japhétiques ». Anquetil du Payron (ou du Perron) (1731-1805) traduit du vieux persan, en 1771, après un séjour en Inde où il a été initié au culte du feu chez des parsis, l'*Avesta*, livre sacré du zoroastrisme. Il a conscience de la parenté grammaticale de la langue persane de Zoroastre avec le grec et le latin. Sir William Jones (1746-1794), grammairien et juriste, magistrat britannique au Bengale, montre de même, en 1788, la parenté, avec les langues européennes, de la langue indienne, le sanskrit. Mais l'analogie structurale entre les diverses langues indoeuropéennes sera démontrée seulement une trentaine d'années plus tard par l'Allemand Franz Bopp (1791-1869), considéré comme le père de la linguistique moderne, professeur à Göttingen et à Berlin, auteur de la *Grammaire comparée du sanskrit, du zend [persan], du latin, du lituanien, du vieux slave, du gothique et de l'allemand* (1833-1852).

76

3 – NAISSANCE DU MYTHE ARYEN

Avant même cette confirmation, l'idée d'une origine commune entre l'Inde et l'Europe avait été popularisée par le romantique Friedrich von Schlegel (1772-1829) qui avait déduit de la parenté de langue une parenté de race. Il devient ainsi le principal auteur du « mythe aryen ».

77

Son *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens*, paru la même année que les *Discours* de Fichte, enflamme la jeune Allemagne. « Tout, absolument tout est d'origine indienne », dit-il. C'est l'Inde qui a civilisé l'Égypte, laquelle a civilisé les Hébreux. Schlegel désigne lui-même les nouveaux ancêtres du nom d'« Aryens » (nom donné par Hérodote aux Perses) en évoquant une parenté qu'aurait ce terme avec la racine germanique « *Ehre* », « honneur ». Le terme d'Indo-Germains est également forgé (par l'orientaliste Julius von Klaproth en 1823) et adopté en Allemagne, tandis que l'Anglais Thomas Young propose, en 1816, celui d'« Indo-Européens ». L'idée est reprise par Schopenhauer.

78

— (cf. Poliakov, p. 243)

Tout ceci survient dans un contexte de grande effervescence nationaliste où, par ailleurs, la question juive est passionnément débattue (les juifs ont été émancipés dans les parties de l'Allemagne administrées par la France napoléonienne, puis l'ancien statut a été rétabli dans les zones relevant de la Prusse absolutiste). Il y a une méfiance à l'égard de ces nouveaux candidats à la citoyenneté, et l'affirmation d'une origine « aryenne » des Allemands renforce les thèses anti-intégrationnistes. D'autant qu'à l'âge de l'épanouissement de la science, les arguments théologiques traditionnels ne peuvent valoir pour justifier le rétablissement des ghettos ou autres formes d'exclusion. Donc

79

« la caste “déicide” juive se transmuta, au lendemain de son émancipation, en race “inférieure” sémite. [...] Des sentiments et ressentiments indéracinables de l’occident chrétien s’exprimèrent désormais en un nouveau vocabulaire ».

80

— (Poliakov, p. 244)

4 – LE MYTHE ARYEN EN FRANCE

L’idée aryenne connaît également un grand succès en France, où il faut noter à cet égard le rôle des saint-simoniens. Pierre Leroux (le père du mot « socialisme ») adopte l’hypothèse aryenne, ainsi que l’inspirateur de Gobineau, Courtet de l’Isle, adorateur de la « race blonde », ou encore Gustave d’Eichthal. Mais il faut citer aussi Balzac, Proudhon, Michelet, d’Eckstein, Henri Heine, Joseph de Maistre, et enfin Gobineau et Renan (le grand propagateur du mythe aryen en France et dans les pays latins). Il est vrai que des voix divergentes se font entendre : Tocqueville, Hugo, Victor Schoelcher...

81

Michelet (1798-1874), dans *La Bible de l’humanité* (1864), tend à relativiser la Bible hébraïque et à faire s’approprier par les Aryens l’essentiel du message biblique. Louis Jacolliot prétend que Moïse et Jésus ne sont que des imitateurs d’écritures hindoues antérieures. Il y a, selon Renan (1823-1892), deux races nobles, les Sémites et les Aryens, mais les premiers, après avoir inventé le monothéisme et ainsi accompli leur mission, sont « déchus » et n’ont plus rien à dire, tandis que les seconds vont dominer désormais le monde par la science et la raison.

82

5 – LE MYTHE ARYEN DANS LES PAYS ANGLO-SAXONS

En Amérique, une école se forme qui vise à prouver l’infériorité raciale des Noirs. Par contre, en Angleterre, les origines bibliques sont plus difficilement attaquables, même si un racisme comparable s’affirme par d’autres voies. La bibliolâtrie ambiante fait que des esprits comme John Stuart Mill préfèrent les hypothèses environmentalistes aux hypothèses biologisantes.

83

84

Jusqu'à 1850 environ, on rechigne à se livrer à l'étude des caractères physiques et physiologiques des races ; on essaie de trouver des passerelles entre les antiques lignages bibliques et les nouvelles races physiologiques. Edwards, naturaliste franco-anglais, distingue vers 1830 « races historiques » et « races physiologiques » et fait des Juifs une « race physiologique ». Il faut signaler la position originale de Disraëli, homme politique anglais d'origine juive, qui épouse les idées racistes émergentes de son époque (il dit : « *All is race : there is no other truth* »), mais en les tournant dans un sens favorable aux Juifs : « Le fait est que vous ne pouvez pas détruire une race pure d'organisation caucasique. C'est un fait physiologique... En ce moment, malgré des siècles et des dizaines de siècles de dégradation, l'esprit juif exerce une vaste influence sur les affaires européennes. Je ne parle pas de leurs lois, auxquelles vous obéissez encore, ni de leur littérature, dont sont saturés vos esprits, mais de l'intellect hébraïque vivant. Il n'y a pas de grand mouvement intellectuel en Europe auquel les Juifs ne prennent pas une grande part. Les premiers jésuites furent des Juifs : la mystérieuse diplomatie russe qui trouble tellement l'Europe occidentale est principalement conduite par les Juifs ; cette révolution puissante, qui se prépare en ce moment en Allemagne, et qui, si peu connue en Angleterre, deviendra une seconde et plus vaste Réforme, se développe en son entier sous les auspices des Juifs, qui monopolisent presque les chaires professorales d'Allemagne... » (cité par Poliakov, p. 296). Le chirurgien Robert Knox explicite comme suit la formule de Disraëli : « Que la race décide de tout dans les affaires humaines est simplement un fait, le fait le plus remarquable, le plus général, que la philosophie ait jamais annoncé. La race est tout : la littérature, la science, l'art – en un mot la civilisation – en dépend ».

— (cité par Poliakov, p. 296-297)

6 – L'ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES DE GOBINEAU

Ce que Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882) va apporter de neuf dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), c'est un pronostic pessimiste sur l'avenir des races. Il considère que la démocratie et la Révolution ruinent la civilisation blanche. Or la race blanche a « le monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force ». Il existe un instinct racial qui s'oppose aux croisements (« loi de répulsion »), mais qui s'est affaibli chez les Blancs trop généreux et qui ont conquis le monde, d'où une fragilité essentielle, dorénavant, de cette race.

Maintenant, un abâtardissement général menace, surtout en Amérique.

85

86

87

« L'espèce blanche a désormais disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux, où elle était absolument pure ; l'âge des héros, où les mélanges étaient modérés de force et de nombre ; l'âge des noblesses, où des facultés, grandes encore, n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes. [...] La part de sang arian, subdivisée déjà tant de fois, qui existe encore dans nos contrées, et qui soutient seule l'édifice de notre société, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption. Ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité... Cet état de fusion, bien loin d'être le résultat du mariage direct des trois grands types pris à l'état pur, ne sera que le *caput mortuum* d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures ; le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres : médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire néant ».

— (cité par Poliakov, p. 302-303)

Gobineau eut peu de succès en France, mais fut très commenté en Allemagne.

88

7 – PENSÉE RACISTE ET ANTISÉMITISME EN ALLEMAGNE AU XIX^E SIÈCLE

L'idéalisme allemand veut que la matière soit secrétée par la pensée ; ainsi, pour Schelling, les races sont plutôt des effets d'événements spirituels que leurs causes (p. 305). La hiérarchie des races n'en est que mieux fondée. Les Blancs, pour Schelling – y compris, pour lui, les Juifs – sont destinés à s'élever vers le divin ; les Noirs, non ; la traite des Noirs, par conséquent, si atroce soit-elle, est justifiée.

89

Hegel pense que le Nègre est un sous-homme :

90

« Le Nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie ; il faut faire abstraction de tout respect et de toute moralité si on veut le comprendre ; on ne peut rien trouver dans son caractère qui rappelle l'homme [...]. Cette condition n'est susceptible d'aucune évolution ni d'aucune culture ».

91

— (*Leçons sur la philosophie de l'histoire*, cité par Poliakov, p. 308-309)

L'Afrique reste extérieure à l'Histoire, qui commence en Asie et se poursuit en Europe, ou plutôt en Allemagne. La « marche de Dieu sur la terre » se résume par le passage du despotisme au couple aristocratie-démocratie puis à la monarchie prussienne :

92

« L'Orient savait et sait seulement qu'un seul est libre, le monde grec et romain, que quelques-uns sont libres, et le monde germanique sait que tous sont libres. » Hegel se demande pourquoi la Réforme a touché les Germains et non pas les Slaves et les Latins. Pour les Slaves, leur inculture est une explication suffisante. Mais les Latins étaient autant et plus cultivés que les Germains. Il y a donc une seule explication, celle-même de Fichte :

« La pure intériorité de la nation germanique a été le terrain véritablement propre à l'affranchissement de l'esprit ; les nations latines, au contraire, ont au plus profond de leur âme, dans la conscience de l'esprit, conservé la *division* ; issues du mélange du sang romain et du sang germanique, elles gardent toujours encore en elles-mêmes cette hétérogénéité. [...] Chez les peuples latins se manifeste aussitôt la scission, l'attachement à un abstrait, et par suite nullement cette totalité de l'esprit, du sentir, que nous appelons âme, cette méditation de l'esprit sur lui-même en soi – mais au plus profond d'eux-mêmes, ils sont hors d'eux-mêmes... ».

— (*Leçons sur la philosophie de l'histoire*, cité par Poliakov, p. 309-310)

93

Les idées raciales continuent leur chemin. Feuerbach oppose un « cœur » principe féminin, qui serait français, à une tête, principe masculin, siège de l'idéalisme, qui serait allemand. Pour le Engels de la *Dialectique de la nature*, les Noirs sont congénitalement incapables de comprendre les mathématiques. Marx croit en l'influence des sols et des climats sur les races ; ainsi explique-t-il l'infériorité des Noirs et des Russes. Schopenhauer, Wagner, expriment des idées similaires.

94

Les choses, bientôt, s'aigrissent. Les Allemands en viennent à éprouver le sentiment qu'il existe une emprise, un complot juifs. Des signes d'intolérance apparaissent dans les universités contre les allogènes, juifs comme « *welches* ». Des pamphlets (comme ceux de Heine) répondent à ces attaques. Mais Marx renchérit en confondant juifs et capitalistes (*La Question juive*). Le jeune philosophe viennois Otto Weininger a si bien intégré l'idée d'une supériorité des Aryens, race active, sur les Sémites, race passive, que, juif, il se suicide, en 1904, à vingt-quatre ans, après avoir soutenu cette thèse. Hitler devait dire plus tard de lui : « Il fut le seul Juif digne de vivre » (cité par Poliakov, p. 325).

95

8 – DOLICHOCÉPHALES ET BRACHYCÉPHALES

Vers 1860, l'anthropologie entend se fonder comme science, basée sur des faits objectifs. Un Suédois, André Retzius, avait introduit dès 1845 la notion d' « indice céphalique », permettant de distinguer hommes à crâne longs ou « dolichocéphales » (Allemands, Anglais, Français...) et hommes à crânes larges et courts ou « brachycéphales » (Lapons, Finnois, Finno-Slaves,

96

Bretons...), la seconde caractéristique constituant une infériorité. La théorie s'était répandue en quelques années. Les Aryens, blonds et dolichocéphales, se seraient mélangés en Europe à une population aborigène brune et brachicéphale.

De 1875 à 1885, sous la direction de Virchow, une vaste enquête est menée portant sur une quinzaine de millions d'écoliers européens (les diverses autorités académiques allemandes, autrichiennes, suisses et belges collaborent au projet, acceptant que les enseignants notent, sinon les mesures du crâne, du moins les caractéristiques associées comme la couleur des yeux et des cheveux et le teint). Conclusion de l'enquête : c'est dans l'Allemagne du Nord qu'il y a le plus grand nombre d'hommes blonds, dolichocéphales, de grande taille, aux yeux bleus. L'explication est que la colonisation allemande à l'Ouest, celle des Francs, des Burgondes, etc., a été submergée par la race autochtone, alors qu'à l'Est elle a provoqué une germanisation totale. L'honneur aryen des Prussiens, mis en cause par Quatrefages (au lendemain de la guerre de 1870, cet anthropologue français avait soutenu que les Prussiens n'étaient pas des Aryens, mais des barbares « slavo-finnois ») est donc sauf.

97

Bien que la polémique fasse rage quelque temps dans le contexte politique de la rivalité franco-allemande, les savants doutent de plus en plus, à cette époque, de l'existence même des Aryens et de la permanence comme de la signification de traits morphologiques tels que la dolichocéphalie. Mais il est trop tard. Le mythe est devenu une cristallisation idéologique et l'idée d'une race supérieure, berceau de l'humanité, née en Allemagne, finit par l'emporter.

98

Le mythe du dolicho-blond éveille des échos en France. Les chefs gaulois comme Vercingétorix, à plus forte raison l'aristocratie franque, ont été, soutient-on, des dolicho-blonds dominant le petit peuple gaulois. Or la Révolution française a abouti à une situation où le pouvoir est exercé de plus en plus par des brachycéphales bruns. Il y a un lien évident entre le désordre et la médiocrité de la société issue de la Révolution et cette domination d'une race inférieure. Comme le dit Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) :

99

« Le trouble des idées est profond. La faillite de la Révolution est éclatante. [...] Celle-ci a été avant tout la substitution du brachycéphale au dolicho-blond dans la possession du pouvoir... Par la Révolution, le brachycéphale a conquis le pouvoir, et par une évolution démocratique, ce pouvoir tend à se concentrer dans les classes inférieures, les plus brachycéphales... L'Aryen tel que je l'ai défini est tout autre, c'est l'*Homo Europaeus*, une race qui a fait la grandeur de la France, et qui est aujourd'hui rare chez nous et presque éteinte ».

100

— (cité par Poliakov, p. 247)

9 – PROGRÈS DE L’ANTISÉMITISME RACIAL

Ensuite, le manichéisme racial entre Aryens et Sémites ne fait que s’approfondir, surtout en Allemagne. Dans la *Kulturgeschichte* de Von Ellwald, grande encyclopédie qui a fait autorité pendant des années dans les pays germaniques, Blüchner fait l’apologie de la nature « aristocrate ». Le fossé entre races supérieures et inférieures ne peut que s’accroître, puisque les premières progressent ; par ailleurs, le mélange est instinctivement rejeté. Pour Von Ellwald, la contradiction judéo-chrétienne exprime la contradiction sémitoaryenne, qui est irréconciliable. « Le préjugé antijuif est une espèce de sentiment instinctif et naturel, qui se manifeste partout où des hommes de race différente entrent en contact » (cité par Poliakov, p. 353).

101

En France également, les textes antisémites se multiplient, comme ces propos de l’anthropologue René Verneau en 1890 :

102

« Chez nous, notamment, la vie extérieure d’un Israélite est celle de tout le monde. Il ne se distingue du commun que par sa malpropreté, sa cupidité, son caractère obséquieux, son observance du sabbat, sa coutume de ne manger que certaines viandes... Ce qui précède peut, en somme, s’appliquer en grande partie aux Israélites de toutes les parties du monde ; partout leur morale peut se formuler ainsi : la terre entière appartient au peuple de Dieu. Ce que les infidèles possèdent, ils l’ont pris aux Juifs ; ceux-ci ont donc le droit de le leur ôter par la ruse, puisqu’ils n’ont pas la force. S’ils réussissent, ils ne font que reprendre ce qu’on leur avait enlevé ».

103

— (cité par Poliakov, p. 354)

Ou encore ceux de Gustave le Bon, le psychologue des foules, qui écrit en 1888 :

104

« Les Juifs n’ont possédé ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n’ont jamais apporté la plus faible contribution à l’édification des connaissances humaines. [...] Aucun peuple n’a laissé, d’ailleurs, de livre contenant des récits aussi obscènes que ceux que renferme la Bible à chaque page. On peut parcourir tous les livres religieux du monde, tels que les Védas, l’Avesta, les écrits bouddhiques, le Coran, etc., sans rien y trouver de pareil. [...] Entre ses sentiments, ses idées et ceux des peuples aryens, existent de véritables abîmes... ».

105

— (cité par Poliakov, *ibid.*)

Même ceux qui pensent du bien des Juifs, tel le Suisse Candolle, attribuent leurs qualités à un « atavisme » racial, non à leur culture. Les Juifs, décidément, fascinent les tenants des thèses raciales, et d’abord par leur résistance même, leur capacité à

106

perdurer à travers les siècles avec les mêmes caractères raciaux.

Ils doivent avoir, pensent plusieurs savants, une constitution spéciale leur permettant de survivre partout, alors que les Germains en sont constitutionnellement incapables. Apparaît la théorie de la « télégonie », qui devait connaître un succès populaire étonnant après la Première Guerre mondiale : c'est l'idée qu'il existe une « pénétrance » particulière du sang juif, qui fait que, lorsqu'une femme a eu une seule fois commerce avec un Juif, tous ses descendants, même engendrés par des Aryens, seront « contaminés » (une théorie équivalente existe en Amérique visant le sang noir). Vacher de Lapouge étend au sang la « loi de Gresham » : le mauvais sang chasse le bon. D'une manière générale, l'hybridation est mauvaise (surtout si l'on admet l'hypothèse polygéniste). Broca, Darwin adoptent ces vues.

107

Mais les théories de l'anthropologie physique aboutissent à un échec et sont abandonnées peu à peu par les savants, tout en étant diffusées dans le public ; elles se déplacent néanmoins sur d'autres terrains. La tendance du Juif à « errer » partout est mise sur le compte d'une « névropathie » par un disciple de Charcot. Jung, disciple de Freud, distingue en 1933 une « psychologie germanique » et une « psychologie juive » : leur querelle se prolongera jusqu'à la guerre.

108

10 – L'EUGÉNISME

Les idées de *struggle for life* et de *survival of the fittest* se répandent. Des races ont été éliminées dans le passé. La race blanche, qui est supérieure, pourrait éliminer les autres. Mais l'humanitarisme, produit par la race blanche elle-même, s'oppose à cette élimination fatale et nécessaire. D'où la crainte qu'en réalité les races inférieures, pour la première fois dans l'histoire de la vie, n'éliminent les races supérieures, en particulier en raison de leur plus grande fécondité. C'est ainsi que naît l'« eugénisme », discipline créée par Francis Galton (1822-1911).

109

110

Il faut « cultiver une race d'hommes hautement doués ». L'Église catholique a fait de l'anti-eugénisme en condamnant à la stérilité l'élite intellectuelle, en pourchassant les hérétiques, et Louis XIV a fait de l'anti-eugénisme pour la France en chassant les protestants, heureusement récupérés par d'autres pays qui s'en sont fort bien portés. Malheureusement, les mauvaises lignées sont plus prolifiques. Il faut donc une action eugénique énergique, guidée par la science. Cette action répugne au libéralisme anglo-saxon : pour Spencer, l'évolution est spontanément ascendante, il faut laisser faire les individus. En revanche, en Allemagne, on est prêt à faire confiance aux autorités et aux savants. Un certain O. Beta demande en 1876 que le gouvernement, prenant en considération les « révélations de la doctrine darwinienne », prenne la défense de la race germano-aryenne « productive » contre les Juifs « parasitaires ».

L'idée de sélection devient vite un thème de propagande « aristocratique » et anti-démocratique (il est vrai qu'Engels a approuvé et tenté d'interpréter dialectiquement la sélection naturelle darwinienne). Alfred Ploetz donne à l'eugénique le nom d'« hygiène de la race ». L'industriel Krupp crée un prix pour encourager les travaux d'hygiène raciale, le but étant de discréditer les vieilles idées chrétiennes et démocratiques susceptibles de causer une dégénérescence de la race.

111

Les travaux présentés par les candidats demandent presque tous une intervention de l'État dans ce domaine ; il faut, comme en économie, limiter, au nom du bien commun, la liberté individuelle. Le premier prix préconise la fonctionnarisation du corps médical, grâce à quoi sera exercé un contrôle eugénique sur toute la population. Les gouvernants qui se soucient de l'avenir ne doivent pas craindre d'exercer le « pouvoir génératif ».

112

On s'interroge aussi sur la guerre, nécessaire au progrès, quoique dangereuse pour la survie des races supérieures.

113

« Sans guerre, tout le monde deviendrait rusé, dur et lâche comme les Juifs d'aujourd'hui ».

114

— (D^r Steinmetz, 1907, cité par Poliakov p. 386)

Il faut redistribuer les terres des hobereaux aux paysans de bonne race et protéger les ouvriers contre les tendances anti-sélectionnistes du capitalisme. Une « philosophie biologique » devient à la mode en Allemagne avant la Première Guerre mondiale. On multiplie les projets pour l'amélioration scientifique de l'espèce humaine. On suggère des expériences sur les enfants. Von Ehrenfels propose de limiter la reproduction à 20 % des hommes et 75 % des femmes ; la polygamie sera admise pour des fins eugéniques, projet qu'approuvent des socialistes en tant que partisans de l'amour libre et ennemis des conventions « bourgeoises ». Des associations se fondent, se donnant pour but de travailler à purifier le sang allemand des

115

sangs juif et slave. Ces hommes salueront l'arrivée de Hitler au pouvoir comme le moment marqué par le destin où l'espèce peut enfin prendre en charge son propre avenir. Le darwinisme vient à l'appui de l'impérialisme et du militarisme, surtout en Allemagne, mais aussi dans les pays anglo-saxons (un discours se fait d'ailleurs jour selon lequel la palme du peuple supérieur se disputera entre les deux races germaniques, les Allemands et les Anglo-Saxons).

Des auteurs mineurs exposent, avant la Première Guerre mondiale, des projets qui seront ceux mêmes des nazis. Ils prônent l'élargissement du *Lebensraum*, l'éviction des étrangers, la fusion des tribus germaniques. Ils suggèrent la conquête du continent européen et de la Sibérie, des commissions faisant ensuite le tri entre Germains ou germanisables d'un côté, non germanisables (c'est-à-dire essentiellement juifs et slaves) de l'autre, avec frontière étanche en matière de reproduction.

116

Avec l'« Union pangermaniste » (*Alldeutscher Verband*) de Hugenberg et Class, créée en 1890, les projets expansionnistes pan-allemands se précisent : il y aura des transferts massifs de population, les Allemands dispersés à l'Est seront ramenés dans la patrie. Les Juifs seront expulsés en Palestine, tous les territoires à l'Ouest du Dniepr seront annexés. L'Union pangermaniste, liée à des milieux d'affaires, financera, sous la République de Weimar, les groupes antisémites et nationalistes. D'autant qu'un nouveau thème est mis en avant par l'Union : il faut écraser la social-démocratie qui est essentiellement juive.

117

11 – ARYANISME ET CHRISTIANISME

L'Allemagne est, en principe, un pays chrétien. Mais, sous l'influence des tendances nationalistes dont nous venons de voir la genèse et les progrès, une curieuse évolution se produit. Elle aboutira, à l'époque du national-socialisme, à l'abandon pur et simple du christianisme en faveur d'un néo-paganisme appelé « foi allemande ». Mais elle se traduit, dès le XIX^e siècle, par la revendication d'un christianisme qui serait purement allemand, entendons aryanisé ou dé-judaïsé.

118

Paul de Lagarde (1827-1891), fils d'un pasteur allemand du nom de Boetticher mais ayant pris le nom d'un oncle lorrain, orientaliste érudit, écrit en 1878 *La Religion de l'avenir* où il prêche une « foi nationale allemande ». « Nous voulons la liberté, et non le libéralisme ; l'Allemagne, et non des théorèmes judéo-celtes sur l'Allemagne ; la piété, et non la dogmatique ; [...] nous voulons la reconnaissance, l'éducation et la transfiguration de notre propre nature, nous ne voulons pas être conduits par un cocher russe tirant sur une longue française, et être flagellés par un fouet juif » (cité par Poliakov, *op. cit.*, p. 404-405). Lagarde attaque toutes les Églises chrétiennes, et bien entendu les Juifs, qu'il veut exiler, lui, à Madagascar (projet qui sera effectivement étudié par les nazis entre 1938 et 1941). En effet, on ne parle pas avec les « bacilles » et les « trichines »^[20].

119

Dans la création d'un christianisme aryen s'était distingué également Richard Wagner (1813-1883), qui identifiait le Christ au dieu suprême Wotan. Il est frappant qu'il y ait eu un véritable culte wagnérien pendant deux ou trois générations. Bayreuth devint le lieu où les « tribus aryennes » pourraient, grâce à Wagner, pour la première fois depuis leur séparation il y a plus de cinq mille ans, se retrouver pour « contempler leurs antiques mystères sous une forme nouvelle et parachevée » (Léopold von Schröder).

120

Mais le prophète en titre de l'aryanisme sera à partir de 1900 le gendre de Wagner, *Houston Stewart Chamberlain*^[21] (1855-1927). Ce fils d'un amiral anglais, élevé en France, est tombé amoureux de l'Allemagne dès son adolescence. Après des études sur Wagner, Kant, Goethe, il publie en 1899 *La Genèse du XIX^e siècle*, monumental ouvrage de quinze cents pages^[22]. Il élabore une philosophie raciale de la science. La science est fondamentalement aryenne ou allemande, pour des raisons religieuses : la triade Temps-Espace-Causalité, base de toute connaissance humaine, correspond à l'antique trinité aryenne. Le pur monothéisme juif implique que l'on croie en une volonté arbitraire. Les juifs ne peuvent donc découvrir les lois de la nature (la querelle s'envenimera sous le III^e Reich, où Einstein sera attaqué pour avoir créé une physique « arbitraire »). Chamberlain s'en prend en général aux non-aryens, par exemple à l'Église catholique aujourd'hui menée par les Jésuites, fondés par Loyola, Basque et donc non-Aryen. Mais Chamberlain est fondamentalement antisémite. Il a la phobie des pollutions et redoute les contaminations insidieuses. Les Juifs, dit-il, sont à l'origine une race hybride (de Bédouins du désert sémites, de Hittites, de Syriens, et d'Amorrhéens aryens). Mais ils ont pris conscience que leur existence est, du fait de cette tare originelle, un « crime contre les saintes lois de la vie », d'où leur résolution, farouchement appliquée pendant des millénaires, de créer une race artificielle qu'ils garderaient cette fois pure de tout mélange, projet qui a fait leur force et leur grandeur. Depuis, grâce à la générosité et aussi à la naïveté des Aryens (que ce soient jadis les Perses ou maintenant les Européens), les juifs empoisonnent le monde. Iaveh est devenu le dieu des Indo-Européens, vidant l'Olympe et le Walhalla. Au XIX^e siècle, les juifs triomphent :

121

« La possession de l'argent n'est en soi que peu de chose : ce sont nos gouvernements, notre justice, notre science, notre commerce, notre littérature, notre art, à peu près toutes les formes de notre activité qui sont devenues esclaves plus ou moins volontaires des Juifs. [...] Obéissant à des motifs d'ordre idéal, l'Indo-Européen a ouvert amicalement la porte ; le Juif s'y est précipité comme un ennemi, il a pris d'assaut toutes les positions, et sur les brèches – je ne veux pas dire sur les ruines – de notre individualité propre, il a planté le drapeau de cette autre individualité qui nous demeure éternellement étrangère ».

122

— (cité par Poliakov, p. 417-418)

Chamberlain consacre une centaine de pages à montrer que Jésus n'était pas juif. Il s'agit donc de dégager l'Évangile des liens

123

qui l'attachent à l'Ancien Testament et, plus généralement, de nier toute dimension biblique de la culture européenne.

Chamberlain eut une immense influence sur ses contemporains, à commencer par l'Empereur Guillaume II, avec qui il entretint une correspondance pendant quelque vingt ans.

NOTES

D'après Léon Poliakov, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, 1971, Agora-Pocket, 1994.

Cf. Gn, 10, 1-3. Noé a eu trois fils, Sem, Cham et Japhet. Sem sera l'ancêtre des « Sémites », Cham des Africains, Japhet des « Européens ». Japhet a lui-même pour fils « Gomer, Magog, les Mèdes, Yavân, Tubal, Moshek, Tiras ». Ashkénaz est le fils aîné de Gomer, dont les fils cadets sont Riphath et Togorma.

Cf. *HIPAMA*, p. 398-401.

Poliakov évoque à ce propos le cas des Russes qui ont « également élaboré, au fil des siècles, le modèle culturel d'un peuple-héros jeune, issu de son propre terroir, et de ce fait supérieur aux peuples du "vieux Occident" », *op. cit.*, p. 129.

C'est le rêve que Machiavel faisait au même moment pour l'Italie, cf. *supra*, p. 65-67.

Sur le mythe de l'Empereur Frédéric, déjà ancien à cette date, cf. *HIPAMA*, p. 722-723 et 732-733.

Cf. Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, 1957, tr. fr. Payot, 1983, p. 125-132.

Friedrich Gottlieb Klopstock, auteur de la *Messiede* (1750). Il découvre la mythologie germanique lors d'un séjour à Copenhague en 1766-1768.

J. G. Fichte, *Discours à la nation allemande*, introduction de Max Rougé, traduction de S. Jankélévitch, Aubier-Montaigne, 1981.

Avant d'être l'idéal de Fichte puis des pays fascistes et communistes, on se souvient que ce fut celui de Platon (*HIPAMA*, p. 121-124).

Cette vision de l'État national fermé et autarcique étant proposée dès 1800, on voit que le nationalisme fichtéen n'a pas été seulement la conséquence des invasions napoléoniennes, ou la « juste » réplique à ces invasions.

Cette citation d'Ezéchiel est paradoxale, puisque le prophète songe évidemment à Israël, non aux Allemands... Mais ceux-ci prennent, précisément, le relais du peuple élu. Comme un peu plus tard chez Hegel, ils élèvent la prétention d'être à la fois un peuple leader et universel, en ce qu'il peut *seul* assumer le salut *commun* de l'humanité. Paradoxe récurrent des nationalismes, puisqu'on le retrouve dans la France de l'époque révolutionnaire (nous avons cité les textes de Michelet), mais aussi en Angleterre, aux États-Unis...

Nous avons vu que là était aussi la conviction de Hegel : seule la philosophie allemande peut comprendre en profondeur ce que sont le droit et l'État. Les autres Européens (Romains, scolastiques, anglais...) n'en ont saisi que les aspects extérieurs et vulgairement empiriques, moyennant quoi toute la science juridique et politique doit être remise en chantier sous la direction des philosophes allemands, seuls esprits vraiment rationnels (cf. *supra*, p. 717).

Fichte admet donc en principe que certains non-Allemands rejoignent le peuple allemand dans l'avant-garde de l'humanité ; mais il faudra qu'ils se fondent dans son esprit, qu'ils soient non seulement « avec », mais « pour » les Allemands ; et manifestement Fichte est peu disposé au prosélytisme. Dans la dernière phrase, on note une assez triste erreur de Fichte. Les Allemands étant le seul peuple « créateur », tous les partisans de la « danse en cercle », de l'Éternel Retour païen, sont par là même, pense-t-il, des non-Allemands. Il n'anticipe pas que c'est précisément le nationalisme allemand qui, en s'éloignant de l'eschatologie biblique et en célébrant le paganisme des anciens Germains, mettra à nouveau en honneur une conception cyclique du temps dont le symbole sera la croix gammée.

On peut mesurer cette conception 1) à la conception absolutiste-jacobine française, qui valorise avant tout la (ou le) politique, donc l'État créant et conduisant la nation ; l'État, non la nation, a reçu dans la France déchristianisée des Temps contemporains les attributs « infinis » de l'Esprit ; 2) à la conception démocratique libérale qui subordonne l'État non au « peuple » ou à la « nation », mais à la société civile, association d'individus qui s'associent, précisément, pour sauvegarder leurs libertés individuelles et donc leur identité de personnes humaines, lesquelles seule sont capables d' « infini ».

Fichte a sûrement connu le schéma proposé devant la Convention nationale française, quelques années auparavant, par Le Pelletier de Saint-Fargeau et Saint-Just, qui proposaient précisément d'enfermer dans des camps de travail toute la jeunesse française de cinq à douze ans.

On retrouvera cette idée « théologique » dans certains écrits nationalistes allemands postérieurs : les races et les nations (et non les individus) sont, chacune, des « pensées de Dieu », la différence entre nations manifeste la puissance créatrice de Dieu. Vouloir, ou supporter, le mélange des nations contrevient donc gravement aux plans divins. Nous avons rencontré une idée apparentée à celle-ci, mais appliquée aux différenciations sociales, dans les écrits de la droite française : le plan providentiel a expressément voulu qu'il y eût des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, qu'il féconde les uns par les autres ; Dieu n'aime pas l'uniformité.

Idée parallèle à celle qu'énonce Michelet au sujet de la France (cf. *supra*, p. 1183 ; de même, les raisons d'être profondes d'un « culte des ancêtres » seront reformulées par Barrès (cf. *supra*, p. 1186-1189. Le nationalisme est ainsi, au XIX^e siècle, un phénomène politique... international, retrouvant les mêmes slogans et les mêmes formules d'un pays à l'autre (ce qui suggère qu'il y a un vice dans le raisonnement qui conclut à la singularité absolue de la nation).

D'après Léon Poliakov, *Le Mythe aryen*, *op. cit.*

On rapporte un propos similaire de Hitler de février 1942 : « Le combat que nous livrons est de même nature que le combat livré au siècle dernier par Pasteur et par Koch » (cité par Poliakov, p. 405).

À ne pas confondre, évidemment, avec l'homme politique anglais négociateur des accords de Munich.

Le titre du livre de l'idéologue nazi Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle* (cf. *infra*) est une référence explicite à Chamberlain.

PLAN

§ 1. Le nationalisme allemand avant les Temps contemporains

ne communauté de langue

xvie siècle

aux Lumières

§ 2. Les Discours à la nation allemande de Fichte

anti-individualiste

déal

itive

réel le vrai christianisme

allemande

seul peuple créateur

ermanisme

ducation

e fermée sur elle-même

§ 3. Le « mythe aryen » et l'Allemagne

de l'origine adamique et de l'unité du genre humain

le la parenté des langues indo-européennes

ythe aryen

. en France
. dans les pays anglo-saxons
égalité des races humaines de Gobineau
et antisémitisme en Allemagne au xixe siècle
s et brachycéphales
isémitisme racial

hristianisme

AUTEUR

Philippe Nemo

Mis en ligne sur Cairn.info le 07/06/2017



CHAPITRE SUIVANT 

Pour citer cet article

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France © Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Cairn.info | Accès via Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne